

Adaptation de « Conte-moi ça ! » : de la classe aux lieux non dédiés

Note de présentation

Conte-moi ça ! est né dans le silence attentif d'une salle de classe : quelques tables, des chaises alignées, des mains qui se lèvent et, au centre, un conte qui s'ouvre comme une porte dérobée. Avec Loraine Pernet et grâce au soutien de Double petite scène, nous avons voulu emporter cette porte ailleurs, précisément là où l'on ne s'attend pas à la voir : dans les halls qui bruissent, les bibliothèques qui respirent doucement, les musées qui chuchotent, la rue où la vie entre et sort. De ce désir est née une forme légère, précise et chaleureuse capable de vivre dans des lieux non dédiés.

Tout est parti d'une histoire connue de tous : Le Petit Chaperon Rouge. À travers lui, nous invitons les enfants à mener une enquête sensible. La classe fut notre premier laboratoire ; nous y avons trouvé la proximité des corps, la clarté du regard et l'évidence des allers-retours entre rires et silences. Pour l'itinérance, nous avons inventé pas à pas une grammaire qui apprivoise le hasard : des gestes repères, des signes qui rassemblent, un tempo qui respire avec le lieu. Le défi a été de conserver l'intensité de la classe tout en laissant entrer le monde autour, sans que l'histoire se perde, sans que l'écoute se fissure.

Notre intention tient dans une phrase : poser le conte à hauteur d'enfant et l'inviter à circuler. Nous cessons de le placer sur un socle pour le toucher du bout des doigts, le regarder par ses coutures et interroger ses évidences. L'écoute devient une action ; on apprend à douter, à formuler, à peser les mots, à faire de chaque indice une petite lumière sur le chemin. L'histoire n'est jamais fermée ; elle respire avec les voix qui l'entourent et se modifie quand une main se lève. Ce déplacement, rend au jeune public le pouvoir d'infléchir la narration et de construire, ensemble, un point de vue.

Au fil du processus de création, le spectacle *Conte-moi ça !* a connu une évolution significative, tant sur le plan dramaturgique que scénique. Les premières versions du texte se concentraient principalement sur la réécriture du conte et la relation entre les deux enquêteurs. Le travail de répétition a permis d'enrichir progressivement la dynamique entre les personnages, d'affiner le rythme des échanges et d'intégrer davantage la participation du public. L'approche s'est ouverte à une dimension plus ludique et pédagogique, où chaque scène devient un espace d'enquête active et de découverte collective du récit.

En parallèle, les éléments visuels et matériels du spectacle se sont précisés. Les accessoires, d'abord purement fonctionnels, ont acquis une valeur symbolique : le bonnet rouge, la serviette, la corde de fleurs ou le panier participent désormais pleinement à la narration. Le travail sur les costumes a suivi cette même logique d'évolution : ils ne se contentent plus de désigner un rôle, mais contribuent à la transformation des personnages et à la clarté du récit pour le jeune public. Cette maturation progressive du dispositif scénique témoigne d'une recherche constante d'équilibre entre le jeu, la compréhension et la poésie.

Le dispositif dramaturgique s'ouvre comme une cérémonie simple. Nous fondons l'Académie des Contes et chacun devient apprenti détective. Le récit progresse par reconstitutions courtes, comme si l'on retournait une à une des cartes posées sur la table : l'accueil et le serment, le « Dossier Rouge » avec son bonnet, son panier et sa carte de la forêt, les scènes du départ, de la rencontre et de la maison, puis la fleur qui suspend le temps et autorise le vote, l'hypothèse, la loupe posée au bon endroit. Peu à peu, le regard grandit ; la proie sait lire les indices, la peur change de camp, la fin du conte se rééclaire. Un débrief conclut la traversée et rassemble ce que l'enquête a appris des histoires et de nous-mêmes.

Transposer la forme dans des espaces non dédiés suppose d'abord de fabriquer un dedans. Un espace, un décor, quelques repères suffisent à dessiner une frontière symbolique et à faire surgir, au milieu du passage, une petite clairière, l'implantation type occupe six mètres sur quatre.

La relation au public s'écrit à l'horizontale. Nous jouons avec et non devant. L'expérience change de texture lorsqu'on passe de la classe aux lieux non dédiés. La classe offre un cocon dont nous connaissons les règles ; l'espace public, lui, nous expose à la porosité du réel. C'est précisément ce frottement qui nous intéresse. Là où la salle de cours garantit la continuité de l'attention, la rue, la bibliothèque ou le musée demandent des rituels partagés, une signalétique douce, un préambule in situ qui installe le contrat en quelques phrases.

Adapter Conte-moi ça ! aux lieux non dédiés, c'est en réalité poser une chambre d'écho au cœur du quotidien : tracer une frontière légère, y faire entrer un récit, puis laisser le monde la traverser sans la briser. Le duo Pernet-Thies a mis au point des rituels simples et des outils souples, assez robustes pour tenir dans le tumulte et assez fins pour recueillir ce qui palpite. Notre désir demeure le même, du premier essai en classe à la dernière escale en rue : qu'un espace, l'espace d'un instant, devienne une clairière où l'on apprend à écouter les contes et, ce faisant, à mieux écouter le monde.